

**YAOUNDÉ, UNE MÉTROPOLE FRANCOPHONE :
ESSAI DE DESCRIPTION
D'UN FOYER LINGUISTIQUE EN CONSTRUCTION**

Louis Martin Onguéné Essono

Centre de Recherche et d'Études du Français de Scolarisation (Crefesco)
Université de Yaoundé 1, Cameroun

Introduction

Fondée par les Allemands le 30 novembre 1889, Yaoundé, la ville aux sept collines, compte aujourd'hui près de deux millions et demi d'habitants. La capitale politique du Cameroun, érigée en cité cosmopolite, héberge des citoyens issus de toutes les ethnies du pays. L'Unesco, comme l'Unicef, atteste de la bonne scolarisation de cette population, instruite à 88 % et estime que le Camerounais sait lire et/ou écrire en français et en anglais. Toutes les principales villes, comme Yaoundé, comptent en effet au moins un lycée classique et un lycée technique par Département.

Les écoles primaires et les collèges sont disséminés dans toutes les régions favorisant la large expansion du français. Au niveau tertiaire, le Cameroun compte huit universités d'État et une centaine d'établissements d'enseignement supérieur privés. Près de 400 000 étudiants sillonnent les amphithéâtres de plus en plus étroits. Deux universités nationales anglo-saxonnes, Buea et Bamenda, côtoient l'université bilingue de Yaoundé I qui, avec 70 000 Étudiants, loge une université numérique. Au total, le Cameroun, malgré ses 300 langues identitaires, parle français pour l'intercompréhension endogène et ses relations avec l'extérieur. Cette présentation nécessite d'abord l'examen du paysage linguistique camerounais, puis celui de Yaoundé qui en est le fidèle reflet.

1. Bref aperçu du Cameroun linguistique

Le Cameroun est linguistiquement riche. Cette diversité reflète l'image du pays, constitué du Sahel au Nord, de hautes montagnes à l'Ouest et de la forêt dense qui borde l'Équateur au nord du Gabon, couvre l'ensemble du Sud, et se raréfie au Nord de Yaoundé. Yaoundé a connu une nette évolution sociale et linguistique qui préfigure le développement social du Cameroun, pays à configuration linguistique complexe. Outre les 73 langues transnationales parlées au Cameroun, ainsi qu'au Nigéria (46), en Guinée Équatoriale (5), au Congo Brazza (3), au Gabon (4), en RCA (6) et au Tchad (17), des langues véhiculaires, en usage hors de leur aire linguistique propre, servent de langues de communication à des locuteurs dont elles ne sont pas la L1 (Boum Ndongo Semengue (2012 : 28-29)).

Il s'agit des langues véhiculaires nationales et des langues véhiculaires parlées comme L1 dans un pays voisin, mais débordant sur le Cameroun comme véhiculaire. C'est le cas du hausa et de l'arabe. Apparaissent aussi dans ce paysage 24 langues résiduelles, i. e. des langues parlées dans un pays voisin et débordant sur des villages frontaliers où vivent peu de locuteurs au Cameroun, notamment à

l'Extrême-Nord, au Sud-Ouest, au Nord-Ouest et à l'Est. Le dernier visage comporte les 9 langues en danger, dont les locuteurs sont en nombre déjà très réduit, qui sont en voie de disparition ou d'extinction, la transmission intergénérationnelle n'étant plus assurée. Signalons enfin les 14 langues éteintes de l'Extrême-Nord, du Nord et de l'Adamaoua.

2. Aperçu géolinguistique du Cameroun et de Yaoundé

La population camerounaise est essentiellement jeune. Selon les données actuelles, l'âge moyen des Camerounais est de 19 ans, et près de 60 % d'entre eux ont moins de 25 ans. Une grande partie de cette strate sociale vit au village. À cause de la pauvreté se met en branle un exode rural massif et permanent. Le territoire camerounais s'apparente par conséquent à un jardin linguistique que fleurissent ses 300 langues différentes les unes des autres. Elles se répartissent sur trois des quatre grands phylums présents en Afrique : les phylums nilo-saharien, afro-asiatique et niger-kordofan. Ce dernier, qui rassemble les langues d'une grande partie de l'Afrique noire, est le plus représenté au Cameroun avec 180 langues. Dans ce dense jardin linguistique domine, seule, et en véritable *lingua franca*, la langue française. Celle-ci demeure largement véhiculaire, malgré la présence des langues locales dont aucune n'atteint 20 % d'usage national. Les échanges, on l'a dit, s'effectuent essentiellement en français et dans une proportion couramment estimée à 80 %.

Ce paysage diversifié convient très bien à Yaoundé et un peu moins aux autres métropoles camerounaises, dont Douala, dans le Littoral, Bafoussam à l'Ouest et Limbe dans le Sud-Ouest. Néanmoins, ces villes créent, pour leur opportunité économique, commerciale et éducative, des milieux où se regroupent des ethnies et des citoyens d'origines multiples.

Yaoundé et Douala sont les principales villes où bouillonnent nos langues. Sur les 300 évoquées, 238 d'entre elles, dites langues nationales, sont parlées par les citoyens camerounais. 224 sont vivantes. On y ajoutera, outre le français et l'anglais, le pidgin, une langue non camerounaise, et enfin le camfranglais, mélange détonnant de toutes les langues en présence.

À la lumière de ces données, il y a lieu de prétendre que Yaoundé couve une cohabitation pacifique de nos langues puisque toutes ces langues s'utilisent sans heurt, ni manifeste, ni visible, ni explosif, au sein de la communauté linguistique urbaine. Cohabitation administrativement et socialement pacifique, mais linguistiquement conflictuelle comme on le verra tout au long de notre réflexion ci-dessous.

À en croire Giacalone Ramat (1983), Calvet (passim) et Fernandez Garay (1984), la cohabitation linguistique est généralement conflictuelle et glotticide. Ces conflits sont plus criants encore dans l'espace urbain. Les espaces et les langues développent une activité sociolinguistique qui transforme et influence l'environnement étant donné l'importance des langues sur le milieu de vie. Si l'on peut affirmer que les langues locales partent défavorisées du fait de leur faible statut et de l'absence notoire de leurs fonctions sociales, il n'en demeure pas moins vrai que les transformations opérées entraînent un adstrat qui modifie, à des degrés divers, chacun des items en présence.

À Yaoundé, très souvent, au plan pratique et psychologique, des interlocuteurs subissent des sarcasmes pour avoir eu recours, chacun, à la langue du village. Ils s'entendent alors demander si *c'est la langue nationale*. L'échange endogène s'interrompt alors au profit du français pour permettre la participation de tous à l'échange. Sauf cas de regroupement linguistique avéré, ces langues, parlées par des locuteurs issus de toutes les Régions du Cameroun, sont inégalement réparties dans la ville et servent presque toutes dans la plupart des villes comme dans Yaoundé.

Cette concurrence se perçoit surtout à l'oral où chaque item essaie minimalement de s'imposer, étouffant les autres lors des regroupements de toutes natures (fêtes, deuils, meetings politiques, marchés périodiques, etc.) Toutefois, malgré l'indiscutable prédominance du français, la compétition entre toutes ces langues apparaît également dans les médias (cf. Onguéné Essono, 2008), dans la musique et dans les graphies dans la ville (Lucci, 1998).

Les médias constituent en effet une autre facette du paysage linguistique camerounais. L'on dénombre à ce jour 600 journaux écrits dont 99 % paraissent chaque jour ou chaque semaine en français. Très peu diffusent en anglais et seuls deux ou trois paraissent en langues camerounaises. Contrairement à la radio et la télévision d'État qui n'utilisent qu'exceptionnellement les langues locales, l'audiovisuel privé recourt, bien souvent, aux langues camerounaises, donnant la préférence linguistique au propriétaire de l'organe d'information. Les radios régionales, greffées sur la radio d'État, émettent dans la langue locale de la Région en distribution équitable avec les langues officielles.

Un autre domaine enrichit l'écheveau linguistique du Cameroun. Il s'agit de la musique qui se joue dans les langues locales, en français, en pidgin, en anglais ou en camfranglais. L'alternance codique y est fréquente et les chanteurs, locuteurs d'une langue donnée, exécutent leurs prestations dans d'autres langues camerounaises que les leurs. La programmation des émissions use d'astuces linguistiques permettant aux langues nationales d'être présentes sur les ondes pendant les programmes en français ou en anglais. Pour préserver le patrimoine culturel national, les chansons en langues camerounaises sont prévues à la radio et à la télévision selon une programmation bien déterminée. Toutefois, cette disposition réglementaire connaît des relâchements selon les organes d'information.

La mémoire historique participe à la bataille linguistique, s'essayant à favoriser le maintien de la langue locale dans la ville. À ce sujet, l'histoire des écrits informels et les différentes graphies urbaines attestent les compétitions auxquelles se livrent les langues urbaines. L'une des preuves les plus patentes de cette concurrence à Yaoundé concerne la disparition presque totale des inscriptions et des écriteaux en langue locale. Pour m'en tenir à mon dernier recensement, le système graphique de la ville, recueilli et analysé, fait conclure que, à des distances considérables, seuls dix écriteaux en ewondo survivent dans toute la ville. Les panneaux qui indiquaient les noms des lieux ou des bars ont été remplacés par d'autres, rédigés en français ou en anglais.

Il en est de même des cars de transport qui, autrefois parés des messages en L1 : *ngòn nnàm* (« la fille du peuple »), *àkàb ésónó* (« la générosité de la fourmi »), *àdzimbí èkùmú* (« cogne-tout »), comportent majoritairement maintenant des

inscriptions en français, en anglais, en pidgin ou en camfranglais. La défaillance de la mémoire historique a aussi contribué à éclipser les noms initiaux des différentes localités urbaines de l'époque. Tel est le cas de ñkód màkàndà (« la morue fumée »), òngòón wàà (« le torse du chimpanzé »), ñdzóŋ ñkòól (« la route du téléphone filaire »).

L'arrivée des migrants nouveaux contribue, elle, à la déformation phonétique des noms locaux, les rendant presque indéchiffrables. Mvog Da, Mvog bi, Biem Assi, Elig Sono, Kom Kana, en lieux et places de : Mvog Ada, Mvog Mbi, Biyem Asi, Elig Essono, Nkom Kana, etc. La désignation des lieux s'effectue en français et sur des critères nouveaux. L'on recense par exemple : *dernier poteau, fin goudron, Shell Nsimeyong, les trois statues, carrefour de la Poste, etc.*, même si des résistances sont enregistrées dans certains cas : *Elig Belibi, Olézoa, Nkol Eton, Nkol Ndongo, Étam Bafia, Messa me Ndongo, etc.*, qui ont encore une résonance sémantique vivante. Le français subit lui aussi ce type d'altération phonétique et même lexicale qui est examiné ailleurs. Il apparaît donc évident que la cohabitation entre les langues en présence est en défaveur de la ville d'accueil, qu'il n'est pas tard de présenter dans le détail.

3. Brève Présentation de la ville de Yaoundé

La métropole de Yaoundé s'étend sur près de 15 000 ha et est entourée d'un réseau de collines qui influencent son climat doux qui change dangereusement pour les 2 600 000 âmes réparties sur sept municipalités et huit arrondissements administratifs. Historiquement, la région de Yaoundé, celle des Èwòndò, existe depuis près de 6 000 ans si l'on tient compte des indications archéologiques de P. de Maret (1986) que confirme Essomba (1992). Pour lui, Yaoundé existe depuis le néolithique avec les peuplements successifs des Pygmées et des autres tribus tels les Ñtúmù, les Fàŋ, les Fòŋ ou les Bákókò. Géographiquement, écrit Kengne Foduop, Yaoundé est bâti sur un site profondément raviné et découpé en collines aux versants convexes et en vastes vallées marécageuses. « L'ensemble, situé à une altitude moyenne de 750 m et incliné vers le sud, est drainé par la rivière mfúndi et un réseau de ruisseaux à écoulement permanent » (Kengne Foduop, 2001 : 11-13).

Les natifs ewondo s'expriment en une langue éponyme véhiculaire qui sert d'acrolecte à une quinzaine de dialectes du groupe A70. Cette langue, anciennement expansive pour des raisons d'évangélisation, se pratique encore hors de Yaoundé, dans les églises notamment à Bafia, à Douala, à Bertoua et en zone fàŋ, en l'occurrence, à Ebolowa, Zoéaté, Sangmélina, Akonolinga, Ayos. Les médias audio continuent d'émettre en cette langue dans certaines de ces agglomérations.

Cette langue, l'une des plus décrites de la Région du Centre, s'utilisait il y a peu dans tous les marchés de Yaoundé. Le terme qui indique aujourd'hui la capitale politique du Cameroun, Ewondo, porte toute une histoire. Ce vocable, *Yaoundé*, provient d'une déformation phonologique des Allemands, soucieux de désigner leur nouveau site. Chez les Fàŋ-bàtí, les noms de tribu commencent par le son/j/(Yétenga, Yétudi, Yébekolo, Yekombo, Yengono, Yemekak, Yézum, etc.) « Yèwòndò » est donc probablement le terme initial devenu *Yaunde* par altération phonétique allemande, puis *Yaoundé* avec les Français. Polysémique, il désigne l'actuelle circonscription administrative.

Yaoundé réfère aussi à l'étendue cosmopolite jadis habitée par les Èwòndòs. Cette aire couvrait la zone investie non seulement par les autochtones désormais minoritaires dans le centre de la ville et refoulés dans les zones rurales les plus reculées, mais aussi par les allogènes à la recherche du bien-être, de l'école, du commerce ou du travail.

Yaoundé est ensuite un ethnonyme, un ensemble d'individus formant une communauté soumise aux mêmes traditions et à la même culture. Terre d'accueil de tribus diverses, cette localité abrite, outre les étrangers, près de deux cents ethnies camerounaises qui fonctionnent par des regroupements associatifs et culturels visant l'importation, le maintien et la survie des coutumes de leur village sur le nouveau site. En effet, siège des institutions, Yaoundé attire des milliers de citoyens qui s'imposent par leur culture, leur nombre et la pratique régulière de leurs propres langues.

Ces associations territoriales, culturelles ou économiques (Park, 1990) jouent un très grand rôle dans la préservation de leur patrimoine linguistique et culturel. La préservation linguistique signifie, à Yaoundé par exemple, que chaque communauté présente dans la ville doit continuer à pratiquer sa langue et, éventuellement, à s'imposer. Des rencontres hebdomadaires initient alors les enfants, les adultes voire les volontaires aux mœurs, aux cultures et surtout à la langue du village. À Yaoundé, les 250 associations recensées ont les mêmes objectifs, chacune visant, on l'a dit, la pratique linguistique quotidienne et en dehors des situations formelles, l'utilisation presque exclusive de sa langue. À ce rythme, se mène un combat linguistique sourd opposant, outre toutes les autres langues camerounaises, l'ewondo, langue des autochtones, le français, l'anglais, le pidgin et le camfranglais. Face au sort des populations natives, l'extension de l'ewondo s'amenuise au point que cette langue tend imperceptiblement à disparaître au bénéfice presque exclusif du français.

Comme le notait Park, que cite Calvet (2011 : 28), pour la constitution des villes, à Yaoundé, avec l'insertion des migrants et le flux sans cesse renouvelé des nombreuses langues, la compétition entre les langues en présence via « les populations différentes mises en relation par l'immigration, l'adaptation aux conditions nouvelles et enfin l'assimilation » favorisent l'émergence des langues exogènes, l'amuïssement de la langue locale et surtout l'adoption d'une langue étrangère véhiculaire et unificatrice. Survient aussi la superposition parallèle d'une langue pratiquée par la population la plus nombreuse. L'urbanisation, les migrations, la scolarisation, le brassage entre les ethnies ravivent ce volcan linguistique et étouffent l'épanouissement de l'ewondo, ainsi que celui des autres langues locales.

L'idée autrefois émise par Fasold (1984) sur la fonction de la langue semble se réaliser dans notre contexte. Face au français, au camfranglais et à l'anglais, quelles fonctions remplissent nos langues pour supporter une bataille qu'elles sont en train de perdre ? Sont-elles, comme le souhaite Calvet (2011 : 159), suffisamment équipées pour soutenir ce conflit interne et externe ? L'utilisation permanente, mais toujours menacée des L1 entre elles face aux langues internationales constitue un affrontement qui se déroule à la fois par l'alternance codique déjà signalée, et par la résistance qu'affichent quelques personnes en ressuscitant les cadres culturels en vue de prolonger la vie des L1.

Le bouillonnement culturel et linguistique de Yaoundé amène les langues concurrentes à prendre l'une le dessus sur l'autre, transformant Yaoundé en un foyer de bataille linguistique qu'alimentent les utilisateurs désireux de continuer à se sentir chez eux mais hors de leur aire naturelle en s'exprimant par la pratique de chaque langue en présence. Ce conflit feutré éteint globalement quelques L1 encore pratiquées dans les zones urbaines. Mais, pour les jeunes citadins, le français demeure « la seule langue » qu'ils « maîtrisent », i. e. qu'ils parlent pour se faire comprendre.

La présente contribution, bien qu'actuelle, a été, depuis longtemps, l'objet de l'analyse des multiples formes d'expression des populations urbaines. Par ses infrastructures, le brassage populaire dont elle est le cœur, les technologies avancées et le commerce des personnes qu'elle abrite, par son cosmopolitisme croissant, la ville, on l'a vu, fossoie les langues locales souvent minoritaires. Calvet (1991 : 413), en écho à l'école de Chicago, dresse un état des lieux presque complet. Il rappelle que, au plan sociologique ou linguistique, la ville est à la fois un « point de convergence des migrations donc des différentes langues d'un pays [et] un lieu d'observation privilégié pour le linguiste ». Il n'est pas exclu que ces aspects s'appliquent à Yaoundé.

4. Yaoundé ville des jeunes, des autochtones et des migrants : la diversité linguistique en question

Cet espace crée l'urbanité langagière que Bulot (2004) caractérise comme

fonctionnellement empreinte du rapport aux langues... effectivement présentes dans l'espace perçu comme propre à la ville. [L'urbanité langagière] signifie l'intégration dans le rapport à l'organisation sociocognitive de l'espace de ville non seulement des pratiques linguistiques mais aussi des pratiques discursives et notamment des attitudes linguistiques et langagières. (Bulot 2004 : 1)

Au plan linguistique, Yaoundé ne se perçoit plus comme il y a 50 ans. Cette bourgade tranquille aux ruelles poussiéreuses s'est développée, logeant des quartiers huppés et de multiples bidonvilles populaires, peuplés, et dont certains sont parfois dangereux. Avec Simonin (2008 : 74), on dira que cette ville évolue

dans un contexte socio-historique, selon une morphologie socio-spatiale définie. Elle concrétise une cosmogonie qui constitue, pour les groupes sociaux qui vivent et qui font cette histoire, leur manière propre « d'habiter ce lieu », de se l'approprier, de la transformer.

La cité capitale change radicalement, perd et génère des valeurs, invente des comportements expressifs capables, d'après Simonin (*op. cit.* : 73), de créer à la longue « une sociogénèse de l'urbanité langagière » qui interpellent « certains modes communs d'appréhension sociolinguistiques et des phénomènes socio-langagiers ». Yaoundé foisonne de mille diversités sociologiques, ethniques et tribales qui couvent dans un nid idéal et attrayant pour les jeunes certes majoritaires, mais peu représentatifs de la cartographie linguistique. Aussi est-on tenté de suivre Liogier (2002 : 52), pour qui il devient facile, dans ces conditions, d'« associer à un groupe un usage sociologiquement marqué de la langue ». En effet, la population

camerounaise compte plus de 70 % de jeunes vivant dans des conditions très difficiles. Leur arrivée à Yaoundé s'explique par la vie facile, l'école, le travail.

La population estudiantine de la plus grande ville universitaire augmente. Chaque année, au Département de Français où me sont confiés les enseignements de français, j'observe dans les sondages réguliers que j'effectue, que, sur 100 étudiants inscrits en 1^{re} année de Lettres, 60 à 65 % « comprennent la langue camerounaise » de leurs parents et 70 à 75 % « ne la parlent pas du tout ». Le chômage est criant et les diplômés s'engagent, quand faire se peut, dans des activités commerciales informelles. L'Armée, la Police, la Douane et l'administration pénitentiaire absorbent un bon nombre à la faveur des recrutements. Le gros effectif s'investit dans la friperie et le transport ou exerce de petits métiers : laveurs, vendeurs et restaurateurs ambulants, casseurs de pierres, répétiteurs, etc.

Majoritaire, toute cette jeunesse impose une langue complexe qui fusionne constitutivement, outre le français et l'anglais, divers éléments lexicaux, syntaxiques et morphologiques des langues locales. Le camfranglais, qui en découle, semble n'obéir à aucun type de règle puisqu'il évolue et s'enrichit tous les jours, excluant de son champ de communication les personnes âgées et les communications formelles (cf. Biloa (2003), de Féral (2006), Mendo Ze (2009), Onguene Mete (2012), ou Eloundou (2011) qui ont examiné la situation, le rôle et l'impact de ce nouvel item au Cameroun).

En l'état actuel, cet interlecte, vieux de 25 ans à peine, vient complexifier le paysage linguistique de Yaoundé. Voilà sans doute pourquoi, dans les travaux sur l'usage des langues de la ville, les jeunes occupent une grande place (Ledegen, 2007 et *passim*). Des travaux réservés aux langues et à l'espace urbains courent depuis des années. Calvet (2011 : 133-135) les rappelle pour les villes africaines et entreprend (2011 : 161) d'analyser le problème des langues dans quelques cités africaines. Vincent (1998), Bulot et Tsekos (1999), Ledegen et Bulot (2008), Bulot et Feussi (2012), etc. abordent également cette problématique, même si le plurilinguisme urbain a intéressé les chercheurs pour quelques-unes de nos villes où sévit la compétition linguistique : Mbodj *et al.* (1990), Manessy (1994), Holtzer (2005), Calvet et Moussirou (2000), Bitjaa Kody (2000), Julliard (2007), etc.

Cette problématique perdure à Yaoundé et les travaux sur le sujet abondent, cette cité se révélant atypique. En effet, si l'on s'arrime à sa jeunesse, on verra les cours de récréation, le marché, la rue et les maisons devenir le foyer d'une langue dynamique mais sans règle d'usage particulière qui gagne progressivement les salles de classes, les amphis, les copies d'élèves et divers espaces publicitaires.

Si cette jeunesse s'identifie par son mode d'expression, celui-ci n'est qu'un fragile vernis qui cache et fusionne des similarités et des dissemblances bien plus profondes des locuteurs, constitués de scolarisés et de non scolarisés, de pauvres et de riches, des urbains et des ressortissants des villages. L'urbanité langagière comprend alors toutes les langues de la cité. Cette urbanité est à considérer, rappelle Bulot (2004 : 133) comme

l'intégration dans le rapport à l'organisation socio-cognitive de l'espace de ville non seulement des pratiques linguistiques mais aussi des pratiques discursives et notamment des attitudes linguistiques et langagières.

On les macère dans le même moule linguistique, y compris les cultures sous-jacentes ainsi que les modes de vie propres à chaque communauté. Les modifications subséquentes de cette décoction linguistique sur le français, l'inévitable réceptacle gagnant, aboutissent à une modification substantielle de ses structures morphosyntaxiques et sémantiques. Le système d'emprunt se montrant évident, la désémantisation et la resémantisation deviennent des exercices communs des locuteurs de la ville comme on le verra plus bas.

Face à cette cohabitation, Yaoundé devient glottocide pour les langues mineures, mais expansive pour les langues dominantes. Le plus grand perdant est l'ewondo lui-même, victime de sa mutilation linguistique vu la diminution de ses locuteurs en ville, obligés de replier au village ou dans des quartiers nouvellement créés. Dans ces zones de « recasement », bien que résistantes grâce aux locuteurs volontaires et motivés des L1, il se meurt toutes les langues mineures qui y sont implantées. En effet, selon les enquêtes récentes conduites à Yaoundé, les autres langues locales, en situation plurilingue, subissent la domination des LE. Ainsi 55 % de parents communiquent en français alors que 67 % de jeunes disent mieux ce qu'ils pensent en français.

Dans ma propre enquête (avril 2013-Juin 2014), j'ai interrogé 1 800 étudiants de l'université de Yaoundé I (Départements de Français, d'Études bilingues et de Lettres Classiques) à la faveur de mes enseignements de français. Ils vivent à Yaoundé, leur lieu d'études depuis au moins un an. Pour eux, la L1 signifie « la langue des parents ou des grands parents ». Moins de 10 % la parlent « bien » et 70 % « la comprennent sans la parler » et exécutent les commissions émises en L1.

Pourtant, 80 % des répondants estiment qu'ils s'expriment « mieux en français » car ils vivent à Yaoundé depuis longtemps. Le reste vient des autres cités où les langues locales disparaissent aussi au profit du français. L'application de la loi de Zipft et l'analyse croisée des différentes données permettent de conclure à l'extinction inexorable des langues locales à Yaoundé confirmant ainsi qu'il s'agit des pratiques réelles énoncées par les enquêtés.

Les causes sont multiples. Les parents eux-mêmes, parfois de L1 différentes (3 %), l'utilisent, ils vivent en ville (Yaoundé, Douala, etc.) et toutes leurs activités s'effectuent en français (30 %), ils ne connaissent que le français « depuis depuis » (66 %). Afin de pondérer les résultats, j'ai étendu l'enquête auprès des 300 locuteurs autochtones des villages et quartiers de la proche périphérie de Yaoundé : Mbankolo, Mont-Fébé, Etetak, Oyom Abang, Nkoabang, Nkolondom, Meyo, Ahala. Nos entretiens se sont déroulés en ewondo aussi bien avec les jeunes, scolarisés ou non, qu'avec les personnes âgées. Dans ces zones, la tradition et la culture locales semblent encore respectées.

Pour 95 % de ces répondants, la mort de l'ewondo est une catastrophe. En effet, déplorent quelques hommes mûrs, « c'est regrettable que la langue de nos ancêtres disparaisse ». « Les enfants ne parlent plus notre langue ; la radio, la télévision, l'école, tout est en français ; « même le marché ici-là » ce sont les « étrangers »¹ qui font déjà ça. Les enfants mêmes, est-ce qu'ils veulent encore nous suivre, c'est fini comme ça, l'ewondo, mon frère, l'ewondo, c'est fini ».

¹ Ressortissant d'une autre tribu.

Cette langue, selon 70 % des jeunes, ne mène à rien, n'a aucun avenir, n'ouvre aucune perspective favorable car « est-ce que tu peux avoir le travail parce que tu parles ta langue-là. No, le pater, béta, le français ». Cependant, 10 % révèle que la culture est perdue, qu'on ne sait plus dire ni les contes ni les proverbes et qu'on ne sait plus s'identifier dans le quartier, tout le monde parlant français. Ces réponses confirment Calvet (2011) et reprennent Simonin (2008). Pour Simonin (*op. cit.* : 73), en effet, la ville est un phénomène qui caractérise « une culture, un fait de société, qui donne forme et sens à son environnement physique et qui présente un caractère foncièrement situé dans les historiques et géographiques », Yaoundé demeure finalement un cas atypique, aucune langue nationale en particulier ne dominant, même pas la langue du lieu.

Si la ville favorise et provoque les migrations, la ruée vers la ville modifie les représentations initiales des locuteurs natifs. L'école et la vie active achèvent, elles, d'étouffer les derniers sentiments de fierté d'une communauté linguistique homogène et solide. Ces institutions valorisent le français aux fonctions sociales plus étendues et plus fortes que la simple communication. Mais Yaoundé conserve son homogénéité complexe. Aucune des langues qui s'y pratiquent à une échelle moyenne ne domine. Seul émerge le français, devenu médium « idéal » pour les échanges formels avec les inconnus, avec le monde institutionnel et avec la société en général. Sans quartiers réservés à la pratique du français seul, à Yaoundé, on utilise toutes les autres langues en présence dont principalement le français et davantage encore le camfranglais chez les locuteurs jeunes.

5. Évolution linguistique de Yaoundé

Depuis avant les indépendances, le chaudron linguistique de Yaoundé s'enrichit de migrants internes avec leurs cultures et leurs langues. Des migrants venus de tout le Cameroun avaient alors investi la nouvelle ville. Le quartier Yambassa qui a accueilli les Mbamois, la Briqueterie, fief du clan Mvog Ada, a surtout reçu les « Nordistes ». Madagascar et Mokolo ont abrité les « Bamilkés » et Mvog Ada nord a servi de résidence aux Bassa, militants de l'Union des Populations du Cameroun (UPC) tandis qu'Efoulan a logé les Bamoun et tous les autres ressortissants nationaux auxquels le Chef des Ewondos a offert l'hospitalité.

La dénomination du quartier Efoulan, troncation de Efùlàn-màjòh (« brassage des peuples »), indique l'esprit d'ouverture de l'époque. De même, le quartier *Obili*, aphérèse de l'adjectif français *obligatoire*, rappelle pareillement le « recasement » obligatoire des populations sur ce site par l'administration coloniale française. Après les indépendances et selon Harter (2005 : 94), Yaoundé, alors petit village ewondo, « est devenu, en quelques décennies, une capitale qui avoisine des millions d'habitants » et qui déconcerterait Zenker, le fondateur allemand de la ville².

Ces néo-arrivants, accueillis par les membres de leur communauté qui les y ont précédés, acquièrent des terrains et créent de nouveaux quartiers de regroupements ethniques et y consolident la pratique de leurs langues. Très souvent

² Voir le lien <http://www.zenker-cameroun.com/georg-august-zenker-et-le-cameroun.html> et lire, si possible. *Laburthe-Tolra Philippe (1970) « Yaoundé d'après Zenker, 1895 » Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Yaoundé, Université de Yaoundé, n° 2.*

éloignés du centre de la ville, ces nouveaux sites urbains s'agrandissent et deviennent des pôles de développement où résident les ressortissants d'un même village. Une telle situation rappelle la description de Calvet (2011 : 27) d'espace urbain aux quartiers peuplés, sales, mal famés, animés et cosmopolites.

S'éteint alors progressivement l'ancienne suprématie de l'idiome d'accueil. Si le territoire urbain initial de Yaoundé s'en trouve désorganisé comme on le voit dans tous ces nouveaux sites qui ont maintenant perdu toute leur originalité culturelle, cultuelle, et linguistique, un conflit larvé, impliquant tous ces aspects, grandit avec le temps, détruisant les us et coutumes locaux, ceux d'une même tribu délimitant leur zone pour s'y installer et créer un marché, pratiquer à souhait leur langue doublée de l'incontournable français. Yaoundé se reconfigure sociologiquement, socialement et linguistiquement. En général, ces migrants, plus nombreux et plus commercialement entreprenants, « prennent le dessus » et pilotent tous les échanges dans leurs langues ou en français.

« La ville aux sept collines » s'est transformée en une cité hétérogène hébergeant, dit Kengne Fodouop (2001), « 179 ethnies sur 200 que compte le Cameroun ». Ce flux migratoire interne et ses nouveaux quartiers ont drainé une pléthore de langues cohabitant avec l'ewondo qu'elles menacent. Yaoundé s'appréhende donc, de nos jours, comme un lieu d'interaction et de brassage des peuples et de cultures appartenant à des groupes socio-ethniques différents. Il convient à présent de livrer les cinq formes de conflit linguistique endogène. L'ewondo, langue d'accueil, ploie désormais devant :

a) les différentes autres langues nationales voisines, l'ètón, le màngisà, l'ètàngà, le bònè, le mvèlè, le búlù, le fón, le ntúmù avec lesquelles est établie une totale intercompréhension. Même si les locuteurs de ces langues reconnaissent une certaine ascendance fonctionnelle de l'ewondo, ils réagissent très souvent violemment pour affirmer leur identité et leur autonomie linguistique. Ils ont, argumentent-ils, des problèmes spécifiques que l'ewondo ne peut pas résoudre.

b) les langues de la région du Centre, le gùnù, le bafia, le yambassa, le banen et le bassa, géographiquement proches de Yaoundé, mais linguistiquement éloignées et sans aucune intercompréhension. Plusieurs familles locutrices de ces langues ont passé près de 50 ans à Yaoundé sans jamais prononcer un seul mot local, par réaction, par refus, par rejet de la domination de l'ewondo et soucieuses de conserver leurs propres langues ;

c) les langues des régions de l'Adamaoua, du Nord et de l'Extrême nord, en l'occurrence, le fulfuldé qui se parle entre les ressortissants de cette aire linguistique dite « nordiste ». Le fulfuldé est véhiculaire dans ces trois Régions, mais à Yaoundé, on l'entend surtout dans les zones où sont confinés ces « Nordistes » et dans les marchés. Le fulfuldé est réservé à ces ressortissants généralement confondus aux Haoussas et aux musulmans. Identifiables par leur habillement, ces Camerounais, pour des raisons commerciales, utilisent presque tous un ewondo bien déformé et d'autres langues du nord en usage à Yaoundé : le tupuri, le mada, le musgum, etc.

d) les langues des autres régions, principalement les langues bamiléké, nombreuses et pratiquées sans complexe à Yaoundé, en même temps que leurs

locuteurs s'efforcent, pour des raisons commerciales aussi, de parler la langue locale.

e) **le pidgin-english ou pidgin** est pratiqué par les commerçants nordistes, les bamilékés et les anglophones dont le nombre croît de plus en plus à Yaoundé. Ils ont investi des quartiers entiers (Obili, Damase, Nkolmesseng, Etoug-ébé, etc.). Outre les commerçants, les chaînes de télévision et de radio privées diffusent des émissions entières en pidgin, élargissant l'auditoire anglophone. Les étudiants, les élèves, voire les enseignants anglophones utilisent le pidgin, lorsqu'ils se retrouvent ensemble. Sa forte vitalité présage son développement ultérieur. L'enquête déjà présentée confirme sa bonne santé. D'ailleurs, en section bilingue, 30 % d'étudiants anglophones avouent qu'ils s'expriment en pidgin au marché, dans le taxi et en privé.

Yaoundé rencontre un autre type de langue en construction et qu'on a rapidement évoqué supra. Il s'agit du camfranglais, mélange de trois types de langues. Le camfranglais est en effet composé des langues camerounaises, du français, du pidgin et de l'anglais. On n'évoquera plus dans cet espace ni la description syntaxique, ni la structure morphologique, ni les particularités lexicales de cette nouvelle entité. Les discussions actuelles portent sur sa nature, sur ses fondements sociaux ou sociologiques, sur ses objectifs et aussi sur son avenir. Alors qu'il faisait peur il y a 25 ans, le camfranglais se révèle être le seul lien commun visible qui rassemble, par leur jeunesse, les travailleurs et les chercheurs d'emploi, les autochtones et les migrants, les urbains et les villageois. Il inonde la ville via les chansons à la mode, les plaques publicitaires, les affiches murales, la radio, les journaux, les inscriptions sur les taxis et les bus. Parfois, la limite entre le français ludique, le camfranglais, l'inobservance des règles scolaires et les erreurs réelles sont ténues. C'est ce que visualisent les illustrations 1 et 2 ci-dessous où interviennent le camfranglais, le code switching et le français.

Images 1 et 2



1. Code switching sur une pancarte de Société 2. Banderole dans un quartier de la ville

Les opérateurs téléphoniques recourent fréquemment à cet interlecte. Les affiches, en images 3 et 4, collectées par J-B. Tsofack en sont une preuve.

Images 3 et 4



3. Usage du camfranglais chez un opérateur téléphonique 4. Usage du camfranglais chez un opérateur téléphonique

Les vieilles réticences à sa reconnaissance tombent, obligeant à revisiter cette nouveauté qui s'impose et qu'adoptent les parents jeunes comme l'atteste cet échange entre une mater de 35 ans et sa fille :

(1) M. Ne vas pas dans les *mapans*, il faut vite rentrer//

(2) F. No, *la mère-ci*, tu aimes le *sissia*, (Yaoundé, quartier Mokolo Elobi, 12 avril 2014)³

Le camfranglais n'est pas pour tous une langue, vu son évolution permanente, son instabilité, sa non-systématicité, sa construction lexicale essentiellement variable et son absence de norme. Au départ le camfranglais ressemblait à une espèce de pidgin moderne aux grandes proportions. Parlé par la plupart des jeunes urbains, il s'assimile aujourd'hui à un repli identitaire, une sorte de refuge linguistique tutélaire à l'endroit des institutions. Il est surtout l'expression innocente de la contestation sociale, il est l'expression de la désespérance des jeunes, nombreux, énergiques, volontaires, impulsifs, mais sans travail malgré leurs qualifications. Il est la langue de ralliement de toute cette juvénile marée bloquée par la société.

C'est pourquoi, des plus jeunes aux plus vieux, petits commerçants de tous les marchés, des chauffeurs de taxi aux conducteurs des mototaxis (les motaximens ou bendskinners), des élèves de l'école primaire aux étudiants, des élèves de l'École normale supérieure à ceux de l'École polytechnique, de l'École de police ou de la faculté des sports, tous ceux qui « font les bancs » et qui sont âgés de moins de 40 ans sont de réels locuteurs du camfranglais, devenu un vrai fait de société reflétant l'écologie urbaine telle que la décrit Calvet (2000) et inspiré de l'École de Chicago. Si le marché et la cour de récréation sont un terrain privilégié, la maison tolère et abrite cette façon de parler même en présence des parents qui ne comprennent rien au début, mais arrivent ensuite à déchiffrer quelques mots et finissent par les utiliser. Mais la question fondamentale concerne la capacité linguicide de ce nouveau champ linguistique autrefois considéré comme ponctuel et sporadique. De nos jours, il manifeste ouvertement mais subtilement le rejet de la jeunesse de pratiquer les langues classiques, en les fondant toutes dans une même marmite.

Se superposant au français qui est compliqué par ses règles de grammaire et d'orthographe mais que l'on s'évertue à corriger en classe, exploitant les langues maternelles qui se parlent rarement, difficilement et assez mal, paternaliste envers le pidgin devenu vieillot pour ses locuteurs, le camfranglais, sans être la grande langue de communication entre les citadins, fédère solidairement anglophones, francophones, chômeurs, élèves, étudiants, commerçants, pour qui le français et l'anglais ne sauvent plus les gens du chômage et bloquent la ruée vers l'Europe. Il importe davantage pour eux d'être ensemble et de se fabriquer un item qui console des déboires de la vie quotidienne que de parler une langue sans intérêt pour eux.

Le dernier élément de ce puzzle linguistique de Yaoundé concerne le français. Voici 15 ans, Onguéné Essono (1999), décrivant les statuts du français au Cameroun, attirait les foudres de quelques chercheurs, en assumant que le français

³ Ne vas pas errer chez tes copains// Non, maman, toi aussi, tu aimes les menaces !

est « notre langue nationale ». À Yaoundé, comme au Cameroun, on l'a dit, aucune langue camerounaise ne sert à l'intercompréhension des vingt millions de Camerounais. Ce rôle échoit au français doté de fonctions sociales diverses et inconnues des langues locales : langue de scolarisation, langue d'enseignement et langue véhiculaire, qui s'ajoutent à celles de langue seconde, langue maternelle et langue étrangère.

C'est le français basilectal que le camfranglais concurrence véritablement. Il est parlé et compris de tous et se prête facilement à la néologie la plus productive. À ce titre, Yaoundé s'érige en une riche pépinière lexicale qui génère les mots les plus variés et relatifs à la situation environnante dont les motivations sont à rechercher dans la « sociolinguistique des locuteurs » que présente Gadet (2000). D'où des mots tels que *convillageois* (du même village), *dépigmenter* (changer la couleur de la peau, se décaper), *disparaisseur de sexe* (qui fait disparaître le sexe d'un homme par salutation), *durer* (mettre du temps), *compétir* (rivaliser surtout au plan sportif), *maintenancier* (agent chargé de la maintenance), *boutiquier*, (épicier), *tôler* (couvrir une maison d'une toiture de tôles), *traverseur* (qui aide à traverser les mares d'eau profondes qui inondent les routes), *malaxé* (purée de féculent), *rationner* (donner l'argent de la ration), *garde-prisonnier* (gardien de prison), *géant/grand de taille* (de grande taille), *dérangeur* (fauteur de trouble).

(3) Il était allé solliciter les suffrages de ses *convillageois* (*Le Messenger*, 1992, n° 252, p. 1)

(4) L'intention est incontournable, au vu de la *tétutesse* des faits. (*Mutations*. 11/04/2005)

(5) Sa profession originelle, c'est *maintenancier*... (*Cameroon Tribune*, 02/04/2007)

(6) Les *garde-prisonniers* qui étaient déjà sur les dents, les ont abattus. (*Cam Trib.* 01/07/2008, p. 18)

Il est courant, à Yaoundé, de voir les mots changer de sens : *brun* signifie « de teint clair » ; *saisir* signifie « s'adresser à quelqu'un », *doigter* et *indexer* signifient « montrer du doigt » ; *coefficier* est « multiplier par un coefficient », *anonymer* : « mettre sous anonymat », *chauffer* renvoie à « avoir de la température » ; *fauteur* « auteur d'une faute », un *troubleur* est une « personne qui trouble, qui sème du désordre », le *pousseur* est le « conducteur de pousse-pousse », un *pain chargé* n'est en réalité qu'une « tartine ».

À Yaoundé, le français est devenu langue maternelle, caractérisant Yaoundé (comme d'autres villes). Nos dernières enquêtes conduites dans le cadre de l'Initiative ELAN, « Écoles et langues nationales » (Onguéné Essono et Nikiéma 2015), indiquent que 35 % des jeunes de moins de 30 ans vivant à Yaoundé, toutes ethnies confondues, tous niveaux d'études confondus, ne savent pas parler « la langue du village », celle des parents. Le français actuel semble toutefois subir des modifications sur son système linguistique tout en servant d'outil de communication exclusif à la maison et dans tous les lieux. Il semble pourtant très difficile de lui appliquer rigoureusement à Yaoundé les caractéristiques de la langue maternelle (désormais LM).

Le lexique, la syntaxe, la morphosyntaxe restent trop proches des spécificités d'une langue seconde, voire étrangère, pour caractériser une LM. Ainsi, il est

significatif que, sur les 35 % de cette population, seule la prosodie les rapproche véritablement du français, leur LM.

Ces jeunes, élèves des établissements les plus prisés de la ville, proviennent de familles riches (75 %). Certains viennent cependant des lycées et des écoles publics (20 %) ; d'autres sont de petits chômeurs, anciens élèves ou anciens étudiants qui s'expriment aussi avec un fort accent français. Cette influence provient probablement des films, des dessins animés et des sitcoms diffusés en français. Beaucoup de ces jeunes citoyens, très assidus à l'Institut français François Villon et qui y rencontrent des ressortissants français, coopérants dans la ville, imitent l'accent, la gestuelle vus continûment à la télévision. Ils sont enfin en rapport avec des correspondants français par webcam ou par skype. La (morpho) syntaxe et le lexique demeurent néanmoins ceux du « Camerounais normal » dont le système a déjà été largement étudié. Les citoyens de Yaoundé présentent, en fait, deux types d'accent : d'une part, l'accent purement français qu'on vient d'évoquer, d'autre part, l'accent substratique des langues en présence : l'ewondo, le fulfulde, le bamileké, le bassa, etc. similaires à celui d'un locuteur natif d'une de ces langues. À preuve, un même locuteur, élève ou étudiant, enseignant, journaliste ou médecin, policier ou militaire alternent inconsciemment dans le discours oral le/r/dental propre aux langues bantoues et le/ɣ/guttural qui y est inconnu. Par ailleurs, les procédés prosodiques dans les envolées lyriques dénotent une bonne maîtrise du français mais l'argumentation cartésienne faillit devant la résurgence du raisonnement camerounais.

(7) Je te dis *d'abord* *premièrement* hein, tu dois me déposer

(8) Pulcherie ma petite sœur *qui me suit me tourne les yeux qu'elle croit qu'elle qui même*

(9) Tu pourrais s'il te plaît pardon m'aider avec 200 F

(10) Le boss arrive toujours en retard *or qu'il est bien véhiculé de plusieurs voitures*

Outre l'aspect chantonnant qu'impose l'ewondo au français et la particule *hein* ajoutée en finale de chaque proposition, le bassa lui transmet le remplacement du/o/en lieu et place de/ɔ/, du/e/en lieu et place du schwa/ə/, du phonème/ɛ/ à la place de/ø/, etc. Les langues de l'Ouest empreignent aussi le français de leurs particularités, tels l'emploi de/k/à la place du/r/et l'oralisation systématique des voyelles finales muettes qui sont prononcées en même temps que s'allonge l'avant-dernière syllabe. Les locuteurs de Yaoundé adoptent généralement cette dynamique lexicale et expressive. La dialectalisation du français est analysée par Mendo Ze (2009) et Biloa (2007).

Les langues nationales s'enrichissent mutuellement et certaines expressions, originaires d'une langue quelconque, sont indifféremment utilisées dans toutes les autres langues présentes, y compris le français. L'ewondo a ainsi offert l'interjection polysémique *ékiéé* ou celle de mépris *aka*. Cette langue est aussi à l'origine des expressions assimilées à du français standard à l'exemple de *être en haut* (« avoir les honneurs »), *faire la propreté* (« nettoyer »), *lancer le maïs* (« faire la cour »), *macabo râpé* (pâte de macabo), *demande le changement/la différence* (« demander la monnaie » ou « le reste d'argent »), *manger midi* (déjeuner) *viande de brousse* (gibier), etc.

- (11) *Aka*, dis-donc, laisse-nous ça. (oral, très fréquent)
 (12) *Kai!* C'est sûr qu'il m'emmène enterrer la démocratie! (*La Nouvelle Expression*, n° 036, 1992, p. 15, cité par Nzesse 2009 : 12)
 (13) Tu gifles ton mari? *Banaloba!* Où va le monde? (*Le Popoli*, n° 260, 2005, p. 2, cité par Nzesse 2009 : 58)
 (14) Les responsables des détenus ont reçu des consignes pour faire la propreté à l'intérieur des locaux (*Le Jour*, 24/03/2011)
 (15) Depuis l'Europe, Poupoul lance le maïs aux yoyettes» (*Le Popoli*, n° 251, 12/02/1998)

Le bassa a introduit *lancer le ver* (« jeter un mauvais sort »), tandis que les divers dialectes bamiléké fournissent le *famla*, l'interjection *maalé!* le fulfuldé a imprimé *kā!*, *walā!* et le duala a inséré le *kaba ngondo*, l'interjection *wèèèè!* ou *banaloba!* Biloa (2007), Onguéné Essono (2003 et 2013) ont examiné et décrit cette influence dans les romans et dans les journaux. Les langues bantoues classées A70 ont par exemple vulgarisé les expressions de leur patrimoine basées sur le mot *bouche*. On donnera les quelques illustrations suivantes : *avoir deux bouches* (« trahir »), *avoir la bouche* (« être une grande gueule »), *avoir la bouche trop longue* (« divulguer les secrets »), *avoir une longue bouche* (« être indiscret, incapable de garder un secret, trop parler »), *avoir une seule bouche* (« être crédible »), *casser la bouche* (« rebattre les oreilles »), *donner la bouche* (« promettre »), *envoyer la bouche* (« commander quelque chose »), *faire la bouche* (« être arrogant »), *parler la même bouche* (« être d'accord »), *pisser dans la bouche des gens* (« mépriser les gens »), *prendre dans la bouche de quelqu'un* (« tirer les vers du nez »), *sortir la bouche* (« faire du bruit pour rien »), *taper* ou *manger la bouche* (« bredouiller »), etc.

La perte de sa vitalité d'antan dans les marchés locaux et le déclin de l'ewondo s'expliquent encore par la forte scolarisation et la rapide expansion démographique, l'arrivée massive des allogènes et des jeunes villageois attirés par la ville. Par ailleurs, la transmission intergénérationnelle des langues est bloquée par les intérêts et le contexte urbain. De même, dans toutes les réunions familiales, les participants s'expriment tous ou presque en français au détriment des LM locales. Cette pratique est systématique dans la ville et s'étend au village. Les églises de la ville recourent au français même si des tranches horaires sont réservées aux différentes langues recensées dans la même paroisse.

6. Une victime victorieuse : le français

Le français pourrait donc être le gagnant incontestable de la cohabitation des langues à Yaoundé. Les chercheurs camerounais parlent à ce sujet d'appropriation et concluent sur la vitalité de cette langue que la presse francophone contribue à renforcer (Onguéné Essono 2013). Le français de Yaoundé s'imbibe de caractéristiques qu'il absorbe des langues locales présentes, faisant ainsi penser à l'effet des poulets regroupés dans le même panier, qui finissent par voir les motifs de leurs plumes s'échanger. Quelques aspects de la modification du système linguistique du français ont été ici abordés. La prosodie et la lexicologie ne sont que les aspects les plus visibles. La syntaxe et la morphosyntaxe du français sont aussi calquées sur les langues locales.

La langue maternelle exerce par ailleurs une influence considérable dans le transfert linguistique. On peut presque retrouver l'origine des locuteurs à partir de leurs prestations orales révélant ainsi que Yaoundé demeure une véritable source de dialectalisation du français comme l'attestent les exemples suivants. Chaque ethnie transpose en français les structures morphosyntaxiques du village d'origine : *mettre long, assois-toi à terre, sortir dehors, entendre l'odeur, entendre la faim, venir d'abord avant que + verbe conjugué au passé*.

Plusieurs expressions camerounaises enrichissent et redynamisent la langue française. On rencontrera à cet effet : *serrer* ou *attacher le cœur* qui réfèrent au courage ; *pleurer le deuil* signifie « porter le deuil » et *manger la terre* correspond à jurer ». Le verbe *attacher* est la tête lexicale de plusieurs locutions : *attacher la figure ou la bouche* (« être fâché ») ; *attacher quelqu'un au village* renvoie à une malédiction reçue au village. Pour s'en débarrasser et pour se purifier, au prix de quelques sacrifices, la personne attachée ou bloquée va *se laver au village*.

Ce renouvellement structurel et lexical, caractéristique du français de Yaoundé, préside au changement du comportement langagier et dévoile également la notion de subgrammaires. La présence des lexèmes, des expressions et de la dynamique lexicale émane de la description de nos *realias*. Les locuteurs raisonnent initialement dans leurs langues dont ils s'imprègnent inconsciemment et procèdent à leur expression en langue seconde. La correspondance entre ces *realia* et leur désignation entraîne des lexèmes inédits, relevant parfois de l'imaginaire littéraire. Certaines autres *realia*, absentes de l'univers des locuteurs, ne peuvent pas être désignées convenablement d'autant que, selon *le Cratyle*, on ne nomme pas ce qui n'est pas.

Cette hypothèse est-elle généralisable ? Pourquoi *brun, pousseur, bipeur, garder, démarcheur*, etc. sont-ils désémantisés ? Pourquoi se diffusent-ils ? Yaoundé construisant lui-même la langue, on ne pourra jamais le contraindre à une loi linguistique. Cette caractéristique prévaut le plus, car là où le français basilectal, le camfranglais et le FLM2 se rejoignent, c'est dans la volonté commune de leurs locuteurs de rejeter la norme de l'école, les prescriptions grammaticales, lexicales, etc. C'est la construction du vernaculaire urbain, c'est la démocratie linguistique qui traduit la manière dont cette notion est perçue par la jeunesse urbaine : faire ce que l'on veut, comme on le veut et se soustraire à toute norme qu'enseignent inutilement l'école et la société.

Dans ce cas, l'école doit se repenser, se remettre en question, non pour enseigner le bon français, mais pour permettre que, en francophonie, un francophone comprenne un autre francophone en ne parlant qu'en français. L'une des solutions serait d'enseigner les langues camerounaises à l'école, produire les bi-grammaires, insérer à nouveau les apprenants dans leur contexte culturel et naturel auquel ils sont supposés être familiers et réinventer le transfert linguistique et culturel d'une L1 à une L2. La didactique du français est alors interpellée, non pas pour détruire les langues urbaines dynamiques, provocatrices, constructives et révolutionnaires, mais pour consolider l'acquisition d'une seconde langue nationale ou internationale et en favoriser la manipulation. La survie de la langue française dépend probablement de ce prix. Elle doit contribuer à la fixation, à la normalisation et l'expansion des langues locales pour que le partenariat entre le français et les langues locales

aboutissent à une cohabitation où chaque langue assume des fonctions d'égale valeur, contribuant en cela à l'épanouissement, à la dynamique et à la vitalité des villes. Un autre défi se déclencherait alors, celui de la formation des formateurs et de la sensibilisation. Il y en a encore de l'espoir.

Bibliographie

- BILOA, E. (2003). « Le bilinguisme officiel au Cameroun est-il un facteur d'intégration nationale ou de fragmentation ? », in *Intel'Actuel*, n° 2, Dschang, Dschang University Press.
- BILOA, E. (2007). *Le français des romanciers négro-africains : Appropriation, variationnisme, multilinguisme et normes*. Paris, L'Harmattan.
- BITJAA KODY, Z. D. (2000). « Vitalité des langues à Yaoundé : le choix conscient », in Calvet, L.-J. et Moussirou-Mouyama, A. (éd.). *Le plurilinguisme urbain*. Paris, Didier Érudition, pp. 163-182.
- BOUM NDONGO SEMENGUE, M.-A. (2013). « Le paysage linguistique du Cameroun », in Mendo Ze, G. et Onguéné Essono, L. M., *Langues nationales en situation. Réflexion pour la revalorisation des langues premières*. Yaoundé, Clé, pp. 27-36.
- BULOT, T. (2004). « Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique » Questionnements sur l'urbanité langagière, *Cahiers de sociolinguistique*, n° 9, pp. 133-147.
- BULOT, T. et FEUSSI, V. (2012). *Normes, Urbanités et Émergences Plurilingues (Parlers (de) jeunes francophones)*. Paris, L'Harmattan.
- BULOT, T. et TSEKOS, N. (1999). « L'urbanisation linguistique et la mise en mots des identités urbaines », in *Langue urbaine et identité*. Paris, L'Harmattan, pp. 19-34.
- BULOT, T. (2004). « Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique » Questionnements sur l'urbanité langagière, in *Cahiers de sociolinguistique*, n° 9, pp. 133-147.
- CALVET, L.-J. (1991). « Le facteur urbain dans le devenir linguistique des pays africains Le facteur linguistique dans la constitution des villes africaines », in *Cahier des Sciences Humaines*, n° 27 (3-4), 1991, pp. 411-432.
- CALVET, L.-J. (2000). « La ville et la gestion *in vivo* du plurilinguisme in Calvet, L.-J. et Moussirou-Mouyama, A. (éd.), *Le plurilinguisme urbain*. Paris, Didier Érudition.
- CALVET, L.-J. (2002). « La sociolinguistique et la ville. Hasard ou nécessité ? », in *Marges-linguistiques*, n° 3 (en ligne), Université de Provence : M.L.M.S éditeur, pp. 47-53.
- CALVET, L.-J. (2011). *Les voix de la ville*. Introduction à la sociolinguistique urbaine. Paris, Payot.
- ELOUNDOU ELOUNDOU, V. (2011). *Étude des pratiques linguistiques en camfranglais dans les centres urbains camerounais : le cas Yaoundé*. Thèse de Doctorat, Univ. de Provence Aix Marseille.
- ESSOMBA, J.-M. (1992). *L'archéologie au Cameroun*. Paris, Karthala.
- FASOLD, R. W. (1984). *The Sociolinguistics of Society*. Blackwell Publishers.

- FÉRAL, C. de (2006). « Décrire un “parler jeune” : le cas du camfranglais (Cameroun) », in *Le français en Afrique*, n° 12, pp. 212-240.
- FERNANDEZ GARAY, A. (1984). « El mapuche ranquelino en via de extincion ». Temuco, Universidad de la Frontera, pp. 139-152.
- GIACALONE RAMAT, A. (1983). « Language shift and language death : a view of Nancy C. Dorian Language Death and Susan Gal, Language Shift ». *Folia Linguistica*. XVII/1, 4. The Hague, Mouton, pp. 495-508.
- GOUAINI, E. et THIAM, N. (éd.), (1992). *Des langues et des villes*, Actes du Colloque International de Dakar, déc. 1990. Paris, ACCT/Didier Erudition (Coll. Langues et développement).
- HARTER, A.-F. (2005). « Cultures de l’oral et de l’écrit à Yaoundé », in *Glottopol* n° 5. <http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>
- HOLTZER, G. (2005). « Plurilinguismes urbains. Le cas de la ville de Conakry », in Paulin (dir.), *Multiculturalisme, multilinguisme et milieu urbain*, pp., 139-152.
- JULLIARD, C. (2007). « Le plurilinguisme, objet de la sociolinguistique descriptive », in *Langage et société* 3/n° 121-122, pp. 235-245.
- KENGNE F. (2001). « Présentation géographique de Yaoundé », in *Yaoundé, Une grande métropole africaine au seuil du troisième millénaire*, S.E. Belinga et J-P. Vicat (éd.) Les classiques camerounais, pp. 11-21.
- LEGEDEN, G. et BULOT, T. (2008). *Normes identitaires et urbanisation. Des catégories discursives et des villes. Cahiers de sociolinguistique*, n° 13. Presses universitaires de Rennes.
- LEGEDEN, G. (2007). *Pratiques linguistiques des jeunes en terrains plurilingues*. Paris, L’Harmattan.
- LIOGIER, E. (2002). « Quelles approches théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités ? », *La linguistique*, 1, vol. 38, pp. 41-52.
- LUCCI, V. (1998). *Des écrits dans la ville*. Paris, L’Harmattan.
- MANESSY, G. (1992). « Modes de structuration des parlers urbains », in Gouaini, E. et Thiam, N. (éd.), *Des langues et des villes*, Actes du Colloque International de Dakar, déc. 1990. Paris, ACCT/Didier Erudition (Coll. Langues et développement), pp. 7-23.
- MARET, P. de (1986). « The Ngovo group : an industry with polished stone tools and pottery in Lower-Zaire », in *The African Archaeological Review*, 4, pp. 103-133.
- MENDO ZE, G. (2009). *Insécurité linguistique et appropriation du français en contexte plurilingue*. L’Harmattan Cameroun.
- NZESSE, L. (2009). « Le français au Cameroun : d’une crise sociopolitique à la vitalité de la langue française (1990-2008) », *Le français en Afrique*, n° 24.
- ONGUÉNÉ ESSONO, L.-M. (2003). « L’écriture francophone : enrichissement ou appauvrissement du français ? L’exemple francophone », in *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur nach Stimm und al.* Franz Steiner Verlag, Band 113. Heft 3, pp. 225-238.
- ONGUÉNÉ ESSONO, L.-M. (2008). « Problématique des langues dans les médias africains », in A. Lenoble-Bart et A.-J. Tudesq (dir.), *Connaître les médias d’Afrique subsaharienne : Problématiques, sources et ressources*. Paris, Karthala, pp. 35-14.
- ONGUÉNÉ ESSONO, L.-M. (2013). *Dynamique du français dans la presse écrite francophone du Cameroun*. Yaoundé, Éditions CLE.

- ONGUÉNÉ ESSONO, L.-M. (1999). « Les statuts du français au Cameroun : essai de description des situations réelles du français au Cameroun », in G. Mendo Ze (dir.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*. Publisud, pp. 285-299.
- ONGUÉNÉ ESSONO, L.-M. et NIKIÉMA, N. (2015). « Langue de scolarisation et école en Afrique francophone », in ELAN, *École et langues nationales en Afrique francophone : approches didactiques du bi-plurilinguisme en Afrique*. Apprendre en langues nationales et en français pour réussir à l'école. Paris, Éditions des Archives Contemporaines, pp. 161-170.
- ONGUENE METE, T. N. (2012). « Influence du lexique verbal du camfranglais dans le processus d'acquisition du français de scolarisation chez les jeunes de Yaoundé ». *Doctoriales en Sciences du Langage (DoSciLa 2012) - Linguistique et métier de la traduction*, Paris, France.
- PARK, R. (1990). « La ville comme laboratoire social », in Y. Grafmeyer, *L'école de Chicago. Naissance d'une écologie urbaine*. Paris, Aubier.
- SIMONIN, J. (2008). « Les mots de l'urbain réunionnais », in *Cahiers de sociolinguistique*, n° 13, pp. 73-91.
- TSOFACK, J. B. (à par). « Si c le Njjôh ke tu v voir ? ! », « Tu vas N'joy graave ! » Une (brève) illustration à partir du paysage linguistique urbain du Cameroun. Communication au colloque Médias et dynamique du français en Afrique subsaharienne. Univ. de Bayreuth, 7-9 nov. 2013.